

Emile Simonod : un esprit créatif

Poterie, peinture, poésie : Il n'est pas commun qu'un artiste puisse utiliser habilement ce triptyque comme l'a fait Emile Simonod dont nous retraçons ici les grands moments de son existence.

De Dolomieu à Cognin : la naissance d'une vocation. 1893-1926.

Emile Simonod est né le 21 décembre 1893 dans une maison du quartier de l'église à Dolomieu, petite localité proche de La Tour-du-Pin en Isère. Fils d'un artisan qui travaille à façon pour des soyeux lyonnais, il est plutôt un bon élève à l'école mais, dès l'âge de quatre ans, il préfère barbouiller les murs avec des peintures de son invention et réciter à ses camarades de petits poèmes de sa création.

Après un bref passage dans une école d'horticulture, il monte à Paris pour suivre les cours de l'Institution des Sourds et Muets où il se prépare à une carrière d'enseignant. Il y rencontre Germaine Vargoz qu'il épouse le 20 janvier 1917 à La Tour du Pin. Une fille, Abeille, naîtra de cette union.

Le couple s'installe à Cognin en 1919 car tous deux enseignent dans l'établissement qui deviendra l'Institut National de Jeunes Sourds (INJS). Germaine y fera carrière mais très vite, Emile se tourne vers d'autres horizons.

Avec la peinture, il réalise son rêve d'enfant et participe au salon de la Société des Beaux-Arts de Lyon en 1922. Il y expose deux toiles très remarquées, *Châtaigniers à Dolomieu* et *Le pont sous la neige à La Motte-Servolex*.

Mais la palette et le pinceau ne lui permettent pas de faire vivre sa petite famille aussi, c'est à la poterie qu'il va s'initier en travaillant comme apprenti chez Jean-Marie Schlibs à Cognin, chez Talbot à La Flachère en Isère, chez Pivon aux Abrets. A Cognin, Il fréquente la famille Opinel et Joseph lui accorde l'autorisation d'installer un four dans les dépendances de son usine. C'est là qu'il devient autonome dans l'exercice de son art. Hélas, en janvier 1926, l'incendie de la coutellerie met fin à cette éphémère installation, mais désormais son chemin est tracé.

La grande aventure de la poterie savoyarde. 1926-1940.

Il acquiert alors un terrain, rue Garibaldi dans le quartier des abattoirs à Chambéry et il y construit un atelier de poterie, puis crée en octobre 1926 la Société Industrielle Savoyarde de Poterie d'Art ou S.I.S.P.A. Elle emploiera jusqu'à 16 personnes dont quatre décorateurs Ainsi se développe une production de masse. Simonod affirme vouloir : « **Faire de l'art, adapter cet art à tous les besoins de la vie, donner à tous les objets usuels une forme, une couleur, qui soient un attrait. Nous voulons être les dispensateurs de la face agréable du foyer** ».

Le succès est au rendez-vous d'autant plus que ses émaux à base d'oxydes métalliques donnent à sa poterie savoyarde des tons d'une grande originalité. Les productions sont en vente dans les magasins chambériens, chez Féjoz, aux Dames de France, à Cognin chez Germaine Pollet, en France et même au-delà. Un catalogue est imprimé et chacune des poteries présentées porte le nom d'une région savoyarde avec un décor stylisé se rapportant à la flore du lieu. Ainsi, à titre d'exemples, la Chautagne est symbolisée par une grappe de raisin, Brison par des citrons, Nancroix par des édelweiss, le Granier a un décor de glands et de feuilles de chêne...

Pendant toute cette période, Simonod n'a pas cessé de peindre au plus fort de l'activité de son atelier de céramique. Ses œuvres sont alors exposées à la Galerie Mollens à Chambéry et sont appréciées au Salon de la Société Savoisiennne des Beaux-Arts.

En évoquant une exposition où des tableaux sur l'automne sont particulièrement remarquables, le journaliste Curinier écrit dans le Bulletin Artistique : « **Avec un égal bonheur Simonod nous fait goûter tous les charmes de l'arrière-saison** ».

On a souvent vu dans cet artiste le spécialiste des paysages d'automne. La blancheur froide de l'hiver, les fleurs fraîches du printemps, l'or des moissons de l'été ont aussi leur place dans la symphonie des quatre saisons.

La société connaît une grande réussite commerciale, mais, entouré d'associés plus ou moins scrupuleux et, soucieux de mettre l'art à la portée de tous, la réussite financière n'est pas toujours au rendez-vous.

En 1935, victime d'une saisie à son domicile, il écrit à l'huissier : « **Vous n'emporterez pas l'or ardent de mes rêves** ».

En 1940, il abandonne cette activité pour se consacrer désormais à la peinture.

Le peintre dans la plénitude de son art.

Ces années de la guerre sont un véritable tournant dans la vie artistique d'Emile Simonod. C'est à la peinture qu'il va désormais se consacrer dans l'atelier de sa maison du quartier du Pont d'Hyères à Cognin. Mais c'est surtout à l'extérieur, avec sa palette et son chevalet, qu'il va déployer son talent, magnifiant tous les paysages de la région de Chambéry et même au-delà, de la Savoie Saisons, rivières et lacs, villages et vieilles chaumières, vallons et montagnes sous les éclairages divers de la journée, une palette de dons au service de la nature. La présence récurrente du Granier dans ses œuvres est à un degré moindre pour Simonod ce que la montagne Sainte-Victoire fut pour Cézanne. Les natures mortes sont également présentes dans son inspiration, parfois avec des rencontres originales : ainsi ce gâteau de Savoie décoré d'appétissantes pralines rouges ...

Pour les amateurs d'art de Chambéry et des environs, ses expositions à la galerie Mollens sont devenues incontournables. En 1958, l'exposition intitulée *Il pleut doucement sur Paris* est marquée d'une grande tristesse qui correspond à la peine éprouvée lors du décès de son épouse, l'année précédente.

Dans les années 60, le peintre est au sommet de son art. Petite révolution, en 1961, il quitte la Galerie Mollens pour rejoindre la Petite Galerie et en 1963, « **A la Petite Galerie, l'enchantement des quatre saisons** » titre Paul Billoud dans Le Progrès et il écrit plus loin : « **C'est l'âme même de la nature savoyarde qu'évoque Simonod** ».

Au début des années 70, il compte près de 3 500 toiles, ce qui fera dire à son ami, le journaliste Maurice Vuillermet en 1973 : « **quatre-vingt printemps et des automnes plein la palette** ». Pourtant, en 1976, un an avant son décès le 4 avril 1977, le peintre lui avait confié que c'était dans la poésie, son violon d'Ingres, qu'il trouvait la meilleure façon de s'exprimer, que c'était elle qui dépeignait le mieux ses états d'âme et lui donnait la possibilité d'être pleinement lui-même...

Qui l'aurait pensé ?

La poésie, la compagne de toujours.

Calliope, muse antique de la poésie, a inspiré l'artiste tout au long de sa vie, depuis la récitation des vers dans son enfance jusqu'à sa mort. On a même dit qu'il lui arrivait de déclamer devant ses amis, le soir venu, dans les cafés chambériens. Sa production est conséquente : environ quatre cents poèmes consignés sur des feuillets. Quelques-uns ont été publiés dans Le Dauphiné et Le Progrès. C'était en quelque sorte son jardin secret et il aurait pu disparaître sans la précieuse sauvegarde opérée par ses amis, Maurice Vuillermet et Emmanuel Billamboz.

Quelles formes poétiques sont utilisées par Emile Simonod ? Elles sont essentiellement classiques. Il privilégie l'harmonie musicale de l'alexandrin dans la forme académique du sonnet. Un siècle plus tôt, il aurait eu sa place dans le club des Parnassiens avec Heredia et autres Leconte de Lisle.

Il n'est pas étonnant que, pour le peintre céramiste, la poésie soit avant tout descriptive. On y retrouvera les paysages et les saisons, les heures du jour et de la nuit. Bien entendu, ses états d'âme, ses joies et ses peines, ses colères et sa tendresse sont présents : « **Clares pensées, sombres pensées, noires pensées** » ou encore à propos de la pluie : « **Sur quelle peine, sans merci, le ciel peut-il pleurer ainsi ?** ». Enfin, on est surpris de la présence de certains sujets traités avec habileté, humour et langage expressif ou coloré. Il est question ici du *temps des tabatières*, là du *quartier de la Revériaz* le long du canal des usines, sans oublier parfois des références gastronomiques avec cette ode à la *tome au marc*. Avec son unique « m », ce devait être de la tome des Bauges... mais il est vrai que la poésie est un espace de liberté.

En 1954, à la suite d'une conversation passionnée avec le journaliste Constant Pettex sur le poème d'Arthur Rimbaud, « **A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,** », quelques jours plus tard, Emile Simonod lui rapporta sept merveilleux sonnets sur les sept couleurs de sa palette : le blanc, le jaune, le noir, le rouge, le violet, le bleu et le vert. Sous le titre « **Un poète nous est né** », ils furent alors publiés dans la presse locale.

Emile Simonod a eu trois cordes à son arc. Il était doué d'une grande habileté manuelle. Mais sans ce grain de folie qui s'appelle la poésie, sans cette vision du monde qui transcende les choses, aurait-il été le céramiste et le peintre dont vous pouvez ici admirer les œuvres ?